

**Le Monde**  
publié le 18/03/2016  
par Brigitte Salino

## Une vision radicale du procès d'Eichmann



© Guillaume Chapeleau

Il n'y a pas de cage de verre, ni un homme qui serait Adolf Eichmann. Il y a une table sur le plateau, avec des livres dessus, comme dans une salle de répétition. Et sept comédiennes et comédiens, qui, tour à tour, seront Adolf Eichmann, tel qu'il fut au cours de son procès à Jérusalem, en 1961 : un petit homme à lunettes, dont une photo, en noir et blanc, vient rappeler qu'il n'avait rien d'un grand blond aryen. Cette photo, les comédiens se la mettent parfois brièvement sur le visage. C'est une indication pour ceux qui ne sauraient pas à quoi ressemblait Adolf Eichmann, criminel de guerre nazi, et le signe d'une volonté : montrer une incarnation du mal, et la dépasser.

Le Théâtre Majâz (« métaphore » en arabe), qui signe *Eichmann à Jérusalem*, est une jeune troupe, fondée en 2009 par le metteur en scène israélien Ido Shaked et l'auteure Lauren Houda Hussein, qui a grandi entre la France et le Liban. Elle réunit des comédiens de plusieurs pays, et travaille sur la mémoire. Son précédent spectacle, *Les Optimistes*, parlait des habitants de Jaffa, ville palestinienne en 1948, qui furent expulsés au Liban ou ailleurs. *Eichmann à Jérusalem* s'inscrit dans la même lignée : il s'appuie sur des bases documentaires concrètes, qu'il met en perspective.

### **Sans pathos mais non sans ironie**

Le sous-titre du spectacle, « Les Hommes normaux ne savent pas que tout est possible », est révélateur de cette démarche. A travers le procès d'Adolph Eichmann, dont les paroles sont fidèlement reproduites, le Théâtre Majâz cherche avant tout à montrer le système qui a mené à l'extermination, pendant la seconde guerre mondiale. Un système implacablement défini, sur lequel l'accusé s'appuie pour se défendre et dégager sa responsabilité (« *J'obéissais* »). Tout cela est connu. Ce qui est intéressant, c'est la façon dont la troupe le restitue : d'une manière radicale, sans pathos, mais non sans ironie, parfois.

Des organigrammes sont dessinés à la craie sur le plateau noir, des témoignages sont entendus, les points de vue d'Hannah Arendt et de Gershom Scholem, s'affrontent, à travers leur correspondance sur la banalité du mal. Mais d'image, il n'y en a aucune. Simplement sept comédiens sur le plateau, dont l'auteure et le metteur en scène. Habillés comme à la ville, ils font circuler une parole brute, dépouillée de tout fantasme, et de toute illusion : pour eux, le procès d'Eichmann montre qu'il n'y a pas de justice possible. Rien que des hommes normaux qui ne savent pas que tout est possible. Aujourd'hui comme hier.